

WOLLSTONECRAFT
Mary (1766)

Défense des
droits de la
femme,

Paris : petite
bibliothèque paysot

sourit au libertin tout en méprisant les victimes de ses instincts déréglés et de leur propre bêtise ne mérite guère qu'on respecte sa chasteté.

Par ailleurs, même si elle s'estime pure, elle fait preuve d'autant de bêtise en se pomponnant soigneusement, à seule fin de se faire remarquer des hommes et de susciter des soupirs respectueux et tous les vains hommages de ce qu'on appelle la galanterie innocente. Si les femmes respectaient vraiment la vertu pour la vertu, elles ne chercheraient pas dans la vanité une compensation pour l'abnégation à laquelle elles s'astreignent pour préserver leur réputation, et elles ne fréquenteraient pas des hommes qui compromettent leur réputation.

Les deux sexes se corrompent et s'améliorent mutuellement. Ceci est, à mon avis, une vérité indiscutable, qui s'étend à toutes les vertus. La chasteté, la pudeur, l'esprit civique et tout le noble cortège de vertus sur lesquelles sont édifiés le bonheur et l'honnêteté, devraient être compris et cultivés par toute l'humanité, sinon ils seront cultivés sans grand résultat. Et, au lieu de donner aux vicieux ou aux oisifs un prétexte pour enfreindre quelque devoir sacré, en le qualifiant de sexuel, il serait plus sage de montrer que la nature n'a pas fait de différence, puisque l'homme débauché contrecarre doublement les desseins de la nature en rendant les femmes stériles et en détruisant sa propre santé, même s'il échappe à la honte dont est poursuivie la femme qui a failli. Telles sont les conséquences physiques ; les conséquences morales sont encore plus alarmantes, car la vertu n'est plus qu'une distinction verbale quand les citoyens, les maris, les épouses, les pères, les mères et les chefs de famille ne sont plus tenus d'accomplir leurs devoirs que par simple convenance et par égoïsme.

Pourquoi donc les philosophes recherchent-ils l'esprit civique ? L'esprit civique doit s'appuyer sur la vertu individuelle, sinon il ressemblera à ce sentiment factice qui conduit les femmes à préserver leur réputation et les hommes leur honneur, sentiment qui existe souvent sans avoir pour fondement ni la vertu ni cette moralité sublime pour laquelle tout manquement habituel au devoir est un manquement à toute loi morale.

180

9 EFFETS PERNICIEUX DUS AUX DIFFÉRENCES ARTIFICIELLES ÉTABLIES DANS LA SOCIÉTÉ

La plupart des maux et des vices qui donnent de ce monde un spectacle affligeant découlent comme d'une fontaine empoisonnée du respect qu'on a pour la propriété. Car c'est dans la société la plus raffinée que des reptiles nuisibles et des serpents venimeux se cachent sous l'herbe féconde ; et l'air étouffant, oppressant, est gorgé de volupté et toutes les bonnes dispositions se dissipent avant d'avoir pu se transformer en vertus.

Une classe en opprime une autre ; car toutes visent à inspirer le respect en raison des biens qu'elles possèdent ; et les biens que l'on a pu acquérir procurent le respect qu'on ne devrait porter qu'aux talents et à la vertu. Les hommes négligent les devoirs qui incombent à l'homme, et cependant on les traite comme des demi-dieux ; la religion aussi est séparée de la morale par un voile de cétonomie, et pourtant les hommes s'étonnent que le monde soit à peu de choses près une caverne de brigands ou d'oppresseurs.

Un proverbe bien connu dit cette vérité pertinente, que le diable emploie quiconque est oisif. Et que peuvent engendrer la richesse et les titres héréditaires sinon une oisiveté habituelle ? Car l'homme est ainsi fait qu'il ne peut apprendre à utiliser correctement ses facultés qu'en les exerçant et qu'il ne les exerce que si une nécessité quelconque met en marche les rouages. De la même façon, on ne peut acquérir de vertu qu'en accomplissant ses devoirs relatifs ;

181

mais l'être à qui les flatteries des courtisans ôteront tout sentiment d'humanité ne ressentira guère l'importance de ces devoirs sacrés. Il faut plus d'égalité dans la société, sinon la moralité ne progressera jamais et, même si elle est bâtie sur le roc, cette égalité, source de vertu, ne sera pas solide, si la moitié des humains sont enchaînés à ses pieds par le destin, car ils la saperont continuellement par ignorance ou par orgueil.

Il est vain d'espérer que les femmes soient vertueuses tant qu'elles ne seront pas dans une certaine mesure indépendantes des hommes ; bien plus, il est vain d'espérer qu'elles aient cette force d'affection naturelle qui ferait d'elles de bonnes épouses et de bonnes mères. Tant qu'elles seront totalement dépendantes de leur mari, elles seront rusées, mesquines et égoïstes, et les hommes qui peuvent se satisfaire d'une tendresse servile et d'une affection semblable à celle d'un chien n'ont guère de délicatesse car l'amour ne doit pas être acheté, en aucun sens du terme ; ses ailes de soie se recroquevillent instantanément, quand on cherche autre chose qu'à être payé de retour. Cependant, tant que la richesse amollira les hommes et que les femmes vivront en quelque sorte de leurs charmes, comment pouvons-nous espérer voir accomplir ces nobles devoirs qui exigent à la fois effort et abnégation ? La propriété héréditaire pervertit l'esprit et ses victimes infortunées, ennahlotées dès leur naissance si je puis m'exprimer ainsi, exercent rarement leurs facultés physiques ou intellectuelles ; et considérant ainsi toute chose à travers un intermédiaire, et un intermédiaire trompeur, ces êtres sont incapables de discerner en quoi consistent le mérite et le bonheur véritables. Certes, tout est déformé quand l'homme, dissimulé sous les draperies de sa situation, se traîne, déguisé, d'une scène de dissipation à une autre et passe avec une nonchalance stupide, roulant des yeux vides qui nous indiquent clairement qu'il est dépourvu d'intelligence.

C'est pourquoi j'en conclus que la société qui n'oblige pas les hommes et les femmes à accomplir leurs devoirs respectifs, en faisant de cette tâche le seul moyen de recevoir de leurs concitoyens cette approbation que tout être humain souhaite plus ou moins mériter, n'est pas correcte-

ment organisée. Par conséquent, le respect qu'on témoigne à l'égard de la richesse et des simples charmes personnels est un véritable vent de nord-est qui flétrit les tendres fleurs de l'affection et de la vertu. La nature a sagement assorti nos devoirs de sentiments qui rendent l'effort moins pénible, et qui donnent aux activités de la raison cette vigueur que seul le cœur peut donner. Mais l'affection qu'on affiche simplement parce que c'est le signe approprié d'une certaine personnalité, sans accomplir les devoirs qui s'y attachent, est un de ces compliments creux que le vice et la bêtise sont obligés de faire à la vertu et à la réalité des choses.

Pour illustrer mon opinion, il me suffit d'observer que quand une femme est admirée pour sa beauté et se laisse intoxiquer par l'admiration dont elle est l'objet au point de négliger les devoirs obligatoires d'une mère, elle pèche contre elle-même en omettant de cultiver une affection qui lui donnerait tout autant le sentiment d'être utile et heureuse. Le vrai bonheur, je veux dire toutes les joies et les satisfactions morales que nous pourrions avoir dans l'état imparfait où nous sommes ici-bas, doit venir d'affections bien réglées et toute affection comporte des devoirs. Les hommes ne réalisent pas le malheur qu'ils causent et la faiblesse perverse qu'ils chérissent en incitant les femmes à chercher seulement à se rendre agréables ; ils ne se rendent pas compte qu'en sacrifiant le confort et la respectabilité de la vie d'une femme à des notions sensuelles de beauté, ils créent un conflit entre les devoirs naturels et les devoirs artificiels alors que dans la nature tous ces devoirs s'harmonisent.

Si une débauche précoce ne le dénaturet pas, on pourrait traiter d'insensible le mari qui n'éprouverait pas plus de plaisir à voir son enfant téter sa mère qu'à toutes les pratiques érotiques les plus recherchées ; cependant la richesse amène les femmes à mépriser cette façon naturelle de cimenter le lien conjugal et de fonder l'estime sur des souvenirs plus tendres. Pour préserver leur beauté et porter l'éphémère couronne de fleurs qui leur confère une sorte de droit à régner un certain temps sur les hommes, elles ne se soucient pas de graver dans le cœur de leur mari des impres-

sions qu'il évoquerait avec plus de tendresse que leurs charmes virginaux quand l'âge aurait blanchi sa tête et refroidi son cœur. La sollicitude maternelle d'une femme affectueuse et raisonnable est très attachante, et la dignité mesurée avec laquelle une mère rend les caresses que son enfant et elle reçoivent d'un père qui a accompli les devoirs austères de son état est un spectacle non seulement respectable mais beau. Mes sentiments sont vraiment si particuliers — et je n'ai pas essayé d'en contracter de faux — que, lassée du spectacle de la grandeur insipide et des cérémonies serviles qui avec une pompe pesante tenaient lieu d'affections domestiques, je me suis tournée vers d'autres scènes et mes yeux se sont posés avec soulagement sur le paysage réconfortant qu'offrirait partout la nature. J'ai alors contemplant avec plaisir une femme en train de soigner ses enfants et d'accomplir ses devoirs de mère, aidée peut-être d'une servante chargée de la soulager des plus lourdes tâches domestiques. Je l'ai vue préparer ses enfants et se préparer elle-même, avec pour seul luxe la propreté, à recevoir son mari qui, rentrant fatigué le soir à la maison, trouvait des bébés souriants et un foyer propre. Mon cœur s'est attardé au milieu de ce groupe, et a même vibré à l'unisson quand le bruit du pas bien connu a fait naître chez eux une agitation charmante.

Quand j'ai eu la satisfaction de contempler ce tableau innocent, j'ai pensé qu'un tel couple, où le mari et la femme étaient tout à la fois indépendants et tributaires l'un de l'autre parce que chacun remplissait les devoirs correspondant à sa situation, possédait tout ce que la vie peut donner. Suffisamment à l'abri de la pauvreté abjecte pour ne pas être obligés de peser les conséquences de chaque centime dépensé, ils possédaient assez pour s'épargner un système rigide d'économie qui rend le cœur et l'esprit mesquins. Je le déclare, mes conceptions sont si banales que je ne sais pas ce qu'il manque à une telle situation pour en faire la plus heureuse et la plus respectable qui soit au monde, sinon du goût pour la littérature afin d'apporter un peu de variété et d'intérêt à la conversation, et un peu d'argent en plus pour donner à ceux qui sont dans le besoin et pour acheter des livres. Car, quand le cœur s'ouvre avec

compassion et qu'on cherche tous les moyens de se rendre utile, il n'est pas agréable d'avoir un bambin mal élevé qui vous tire sans arrêt le coude pour vous empêcher de porter la main à une bourse presque vide, en murmurant en même temps quelque maxime dictée par la prudence sur l'ordre des priorités en matière de justice.

Cependant, aussi nocifs que soient pour le caractère les richesses et les honneurs héréditaires, ils avilissent et ils oppressent plus les femmes que les hommes, si toutefois cela est possible, parce que les hommes ont encore dans une certaine mesure la possibilité de développer leurs facultés en devenant soldats ou hommes d'État.

J'admets qu'en tant que soldats, la plupart ne peuvent aujourd'hui récolter que les lauriers de la vanité lorsque, soucieux de l'équilibre européen, ils veillent à ce qu'il ne soit détruit en aucun recoin du nord de l'Europe. Mais l'ère de l'héroïsme véritable est terminée, où l'on voyait un citoyen se battre pour son pays comme un Fabricius ou un Washington, et rentrer ensuite à sa ferme pour donner à son intrépide vertu un cours plus placide mais non moins salutaire. Non, aujourd'hui nos héros britanniques sont plus souvent arrachés à la table de jeu qu'à la charrue ; et leurs passions se sont enflammées à attendre un coup de dés dans une angoisse muette plutôt qu'elles ne se sont sublimées à désirer ardemment faire progresser la vertu dans le cours de l'histoire.

L'homme d'État, il est vrai, pourrait avec plus de décence quitter la table de jeu pour tenir la barre car il aura encore à battre et triquer les cartes. Comme tout le système politique britannique (si l'on peut honnêtement appeler cela un système) consiste à multiplier les subordonnés et à créer des taxes qui écrasent les pauvres pour gaver les riches, le problème pour le ministre, qu'il s'agisse de guerre ou de n'importe quelle chasse aux oies sauvages, est, comme on dit vulgairement, d'avoir les atouts en main et de s'assurer des appuis, lui dont le principal mérite est de savoir se maintenir en place. Il n'est donc pas nécessaire qu'il ait pitié des pauvres, car ainsi il peut assurer à sa famille la levée gagnante. Ce qu'on appelle avec une ostentation ignorante le droit de naissance d'un Anglais qui inspire

apparemment quelque respect, pourra servir à flouer le matin rétif qu'il doit mener par le nez ; en effet il lui sera facile d'en imposer en donnant de la voix et en laissant son escadron de cavalerie légère défilier de l'autre côté. Si l'on agit une question d'humanité, il peut tremper son pain dans le lait de la bonté humaine pour faire faire Cerbère et parler de l'intérêt qu'il porte à essayer d'empêcher la terre de réclamer vengeance pour le sang de ses enfants, alors même que sa main froide rive leurs chaînes en encourageant cet abominable négoce. Un ministre n'est un ministre qu'aussi longtemps qu'il peut l'emporter, qu'il est décidé à l'emporter. Cependant, il n'est pas nécessaire qu'un ministre ait les sentiments d'un homme, lorsque d'un coup hardi on ébranle son siège.

Mais, pour en finir avec ces observations déconsues, revenons-en à l'esclavage plus spécieux qui enchaîne l'âme même de la femme en la maintenant éternellement dans la servitude de l'ignorance.

Les distinctions saugrenues de rang qui font de la civilisation une malédiction en partageant le monde entre des tyrans voluptueux et des sujets rusés et envieux, corrompent dans les mêmes proportions toutes les classes sociales parce que la respectabilité n'est pas liée à l'accomplissement des devoirs de la vie, mais à la situation sociale ; or, quand on n'accomplit pas ses devoirs, les affections ne peuvent acquérir l'énergie suffisante pour encourager la vertu dont elles sont la récompense naturelle. Cependant il y a quelques créneaux par lesquels un homme peut se glisser à l'extérieur, pour penser et agir par lui-même ; mais pour une femme, c'est une tâche herculéenne parce qu'il lui faut surmonter des difficultés inhérentes à son sexe qui demandent une force presque surhumaine.

Un législateur vraiment bienveillant essaie toujours de faire en sorte que chaque individu ait intérêt à pratiquer la vertu ; la vertu individuelle devient ainsi le ciment du bonheur public et l'agencement global se trouve consolidé par l'orientation des différentes parties vers un centre commun. Mais la vertu privée ou publique d'une femme est très problématique ; car Rousseau et toute une série d'écrivains du sexe masculin insistent pour que la femme

soit toute sa vie soumise à une contrainte sévère, celle des convenances. Pourquoi la soumettre aux convenances, aux convenances aveugles, si elle est capable d'agir pour un mobile plus noble, si elle doit hériter de l'immortalité ? Le sucre doit-il toujours être produit par le sang ? Faut-il, pour rendre plus douce la coupe de la vie, soumettre une moitié de l'espèce humaine, comme les pauvres esclaves africains, à des préjugés qui font d'eux des bêtes, quand des principes seraient un moyen de protection plus efficace ? N'est-ce pas là dénier indirectement à la femme toute raison ? Car c'est se moquer que de donner un présent qui ne peut servir.

Les plaisirs débilitants que procure la richesse rendent les femmes, et les hommes, faibles et lascifs ; mais en plus de cela, on rend les femmes esclaves de leurs personnes ; car il faut les rendre attirantes afin que l'homme leur prête sa raison pour guider dans le droit chemin leurs pas chancelants. Si elles sont ambitieuses, elles doivent gouverner leur tyran par de sombres artifices car, en l'absence de droits, il ne peut y avoir de devoirs. Les lois concernant les femmes, que j'ai l'intention de discuter par la suite, font d'un homme et d'une femme une unité absurde ; puis, par une transition facile qui consiste à faire de l'homme le seul responsable, la femme est réduite à n'être qu'un zéro.

L'être qui accomplit les devoirs dus à sa situation est indépendant ; et pour parler des femmes globalement, leur premier devoir est envers elles-mêmes, en tant que créatures raisonnables ; et le second en importance, en tant que citoyennes, est le devoir qui en inclut tant d'autres, leur devoir de mère. Leur rang dans la vie qui les dispense d'accomplir ce devoir les avilit nécessairement en faisant d'elles de simples poupées. Ou, si elles se tournent vers une tâche plus importante que celle qui consiste à draper du tissu sur une belle stature, leurs esprits ne sont occupés que par quelque tendre attachement platonique, à moins que la conduite réelle d'une intrigue n'agite leurs pensées ; car quand elles négligent leurs devoirs domestiques, elles n'ont pas la possibilité de se rendre sur le champ de bataille, d'attaquer et de contre-attaquer comme des soldats, ou de contreverser au sénat pour empêcher leurs facultés de se rouiller.

Je sais que, pour prouver l'infériorité du sexe féminin, Rousseau s'est écrit d'un ton triomphant : « Comment peuvent-elles abandonner la chambre d'enfants pour un camp militaire ? » Pourtant le camp militaire a été appelé par certains moralistes l'école des vertus les plus héroïques, encore qu'à mon avis le plus habile casuiste aurait du mal à prouver le caractère raisonnable de la majorité des guerres qui ont fait des héros. Je ne veux pas traiter cette question de façon critique parce qu'ayant fréquemment considéré ces phénomènes de l'ambition comme le premier mode naturel de la civilisation, lorsqu'il faut défricher le sol et débroussailler les bois par le feu et par l'épée, je ne tiens pas à les appeler des calamités ; mais certainement le système actuel des guerres n'a pas grand-chose à voir avec des vertus d'aucune sorte, car c'est une école de « *firessa* » qui effémine plutôt qu'une école de courage.

Cependant, si la seule guerre justifiable dans l'état avancé de la société actuelle, c'est-à-dire la guerre défensive qui permet à la vertu de montrer son visage et de se développer avec la rigueur qui donne sa pureté à l'air de la montagne, était la seule guerre admise comme étant juste et glorieuse, le véritable héroïsme de l'antiquité pourrait de nouveau animer les poitrines féminines. Mais tout beau, gentil lecteur ! ne t'alarme pas, car même si j'ai comparé le caractère du soldat moderne à celui d'une femme civilisée, je ne vais pas conseiller aux femmes de transformer leur quenouille en mousquet, bien que je souhaite sincèrement voir la battonnette transformée en timonidor. J'ai seulement divertit mon imagination fatiguée par la contemplation de vices et de béatitudes tous issus du fleuve boueux de la richesse qui a pollué les purs ruisseaux de l'affection naturelle, en supposant que la société serait un jour ou l'autre organisée de façon à ce que l'homme soit tenu d'accomplir ses devoirs de citoyen s'il ne veut pas être méprisé, et de façon à ce que pendant qu'il travaille dans un des secteurs de la vie civique, sa femme, elle aussi citoyenne active, consacre son temps à s'occuper de sa famille, à élever ses enfants et à aider ses voisins.

Mais, pour rendre la femme vraiment vertueuse et utile, la protection de la loi ne doit pas être nécessaire, si elle

accomplir ses devoirs civiques. La femme ne doit pas dépendre de la générosité de son mari pour pourvoir à sa subsistance pendant la vie ou après la mort de celui-ci, car comment un être qui ne possède rien peut-il être généreux, ou vertueux s'il n'est pas libre ? Dans l'état actuel des choses, la femme, qui est fidèle à son mari, sans nourrir ni élever ses enfants, mérite à peine le nom d'épouse et n'a pas droit au nom de citoyenne. Mais supprimez les droits naturels et les devoirs n'existent plus.

Il faut donc considérer les femmes comme la consolation sensuelle des hommes quand leur esprit et leur corps deviennent si faibles qu'ils ne peuvent se remuer sinon pour rechercher quelque plaisir futile ou pour inventer quelque mode frivole. Il ne peut y avoir de spectacle plus mélancolique pour un esprit réfléchi que de regarder dans les nombreux équipages qui roulent péle-mêle le matin dans cette métropole toutes ces créatures au visage blême qui fuient leur ombre. J'ai souvent sonhaté avec le Dr. Johnson placer dans une petite boutique certaines d'entre elles, entourées d'une demi douzaine d'enfants attendant de leurs allures languides un soutien. Je ne crois pas me tromper en affirmant que quelque vigneur cachée donnerait rapidement santé et gaieté à leur regard et que l'exercice de leur raison, en traçant quelques rides sur leurs joues blanches, jadis marquées de fossettes, pourrait leur restaurer leur dignité perdue ou plutôt leur permettre d'atteindre la véritable dignité de leur nature. La vertu ne peut s'acquérir par la spéculation, à plus forte raison elle ne peut être produite par l'indolence stérile que la richesse engendre naturellement.

Par ailleurs, n'est-ce pas faire insulte à la morale que de considérer la pauvreté encore plus disgracieuse que le vice ? Cependant, pour éviter qu'on n'interprète mal ce que je dis, bien que je considère que les femmes dans la vie courante sont appelées par la religion et la raison à remplir leurs devoirs d'épouse et de mère, je ne peux m'empêcher de déplorer que des femmes de personnalité supérieure n'aient pas de plus larges possibilités de se rendre utiles et de devenir indépendantes. Je ferai peut-être tite en faisant une allusion que je compte reprendre plus tard,

mais je suis vraiment convaincue que les femmes devraient avoir des représentants au lieu d'être gouvernées arbitrairement sans avoir aucune participation directe aux délibérations du gouvernement.

Mais, comme tout le système de représentation n'est à l'heure actuelle dans ce pays qu'un prétexte commode pour faire régner le despotisme, les femmes n'ont pas lieu de se plaindre, car elles sont aussi bien représentées que la classe laborieuse des nombreux ouvriers qui peinent la liste civile de la royauté alors qu'ils peurent à peine donner une bouchée de pain à leurs enfants. Comment sont représentés ceux qui entretiennent à la sueur de leurs fronts la splendide écurie de l'héritier présomptif ou qui paient le vermis dont est recouvert le carrosse de quelque favorite qui les considère avec mépris ? Les impôts sur les biens vitaux permettent à une tribu innombrable de princes et de princesses déshérités de défilier avec une pompe grotesque devant une foule béate qui vénère presque ce luxe qui lui coûte si cher. C'est un grandeur décadente, une parade barbare et inutile comme celle des sentinelles à cheval de Whitehall que je n'ai jamais pu regarder sans un mélange de mépris et d'indignation.

Il faut que l'esprit soit étrangement sophistiqué pour admirer cette sorte d'apparat ! Mais tant que ces monuments de bêtise ne seront pas détruits par la vertu, de pareilles maïseries exciteront les foules. Car dans une certaine mesure le même caractère prévaudra dans l'ensemble de la société ; et les raffinements du luxe comme les plaintes haineuses de la pauvreté envieuse empêcheront la vertu d'être considérée comme la caractéristique de cette société ou ne la présenteront que comme l'une des pièces du manteau bigarré d'Arlequin, porté par l'homme civilisé.

Dans les couches supérieures de la société, c'est par procuration qu'on accomplit tous ses devoirs comme si l'on pouvait charger quelqu'un de cette tâche, et les plaisirs vains que l'oisiveté des riches les force à rechercher semblent si attrayants à la classe immédiatement inférieure que dans leur lutte pour la richesse, nombre d'entre eux sacrifient tout pour marcher sur les talons des riches. Les charges les plus sacrées sont alors considérées comme des

sinécures, parce qu'on les a obtenues par intérêt, et sont recherchées à seule fin de permettre à un homme de fréquenter le beau monde. Les femmes en particulier veulent toutes être des dames, ce qui signifie simplement n'avoir rien d'autre à faire que de se traîner n'importe où et sans savoir pourquoï.

Mais qu'ont donc à faire les femmes dans la société, me demandera-t-on, sinon flâner avec grâce et aisance ? Sûrement vous ne les condamneriez pas toutes à élever des imbéciles et à papoter ! Non. Les femmes pourraient sûrement apprendre à soigner et devenir médecins ou infirmières. La décence semble leur réserver le métier de sages-femmes, bien que je craigne de voir le mot sage-femme céder bientôt la place dans nos dictionnaires au mot accoucheur, ce qui effacerait du langage l'une des preuves de l'ancienne délicatesse du sexe féminin.

Elles pourraient aussi étudier la politique et faire ainsi la charité sur une base plus large ; car la lecture de l'histoire ne leur sera guère plus utile que celle des romans si elles la lisent comme une simple biographie, si elle ne font pas attention aux caractéristiques d'une époque, aux changements politiques, aux arts, etc., bref, si elles ne considèrent pas l'histoire comme celle de l'homme en général et non comme celle d'individus qui occupèrent une niche dans le temple de la renommée, puis tombèrent dans le torrent noir du temps qui emporte tout silencieusement dans le gouffre informe qu'on appelle l'éternité. Car peut-on appeler forme « ce qui n'a pas de forme » ?

Elles pourraient également s'adonner à diverses occupations si on les éduquait de façon plus méthodique, ce qui permettrait de préserver de nombreuses femmes de la prostitution légale et de la prostitution ordinaire. Alors les femmes ne se marieraient plus pour être entretenues, comme les hommes qui acceptent des pièces dans un gouvernement et négligent les devoirs que cela implique ; le souci de gagner leur vie — tentative très louable ! — ne les ferait pas tomber presque au même niveau que ces pauvres créatures abandonnées qui vivent de la prostitution. Car les modistes et les couturières ne sont-elles pas classées immédiatement après les prostituées ? Les rares

professions accessibles aux femmes, loin d'être libérales, sont des emplois subalternes ; et quand une éducation supérieure leur permet de prendre en charge l'éducation d'enfants en qualité de gouvernantes, on ne les traite pas comme les précepteurs des fils, même si les précepteurs ecclésiastiques ne sont pas toujours traités de manière à inspirer le respect chez leurs élèves, sans parler de satisfaction personnelle. Mais comme les femmes qui reçoivent une éducation soignée ne sont jamais destinées à la situation humiliante que la nécessité les force parfois à occuper, ces situations sont considérées comme avilissantes et ceux qui ignorent que rien n'affecte autant la sensibilité qu'une telle déchéance ne connaissent pas grand-chose du cœur humain.

Certaines de ces femmes peuvent être détournées du mariage par leur tournure d'esprit ou par délicatesse ; d'autres n'ont peut-être pas eu la faculté d'échapper à la servitude de cette situation pitoyable. Ce gouvernement qui ne pourroit pas aux besoins de femmes honnêtes et indépendantes en les encourageant à occuper des situations respectables, n'est-il donc pas très déficieux et très peu soucieux du bonheur de la moitié de ses membres ? Mais si l'on veut faire de leur vertu personnelle un bien public, il faut reconnaître aux femmes une existence civile, qu'elles soient mariées ou célibataires ; autrement nous verrons continuellement se flétrir comme « le lis brisé par la charrue » des femmes de valeur dont un mépris immérité aura douloureusement affecté la sensibilité.

C'est une triste vérité, mais tel est l'heureux effet de la civilisation que les femmes les plus respectables sont les plus opprimées ! Et, à moins d'avoir une intelligence supérieure à la moyenne de celle des deux sexes, elles sont contraintes à être méprisables parce qu'elles sont traitées comme des êtres méprisables. Combien de femmes en proie au mécontentement gâchent ainsi leur vie alors qu'elles auraient pu exercer le métier de médecin, diriger une ferme, tenir une boutique et garder la tête haute à gagner leur vie par leur travail au lieu de courber la tête sous le poids de la sensibilité qui consume la beauté à laquelle elle a d'abord donné son éclat ; bien plus, je doute que la pitié et l'amour soient si proches parents que les poètes le pré-

tendent, car j'ai rarement vu l'impuissance des femmes susciter beaucoup de compassion à moins qu'elles ne fussent belles ; alors, peut-être, la pitié fut la douce servante de l'amour ou l'annonciatrice de la luxure.

La femme qui gagne son pain en accomplissant un devoir quelconque est plus respectable que la beauté la plus accomplie ! beauté, ai-je dit ? — je suis si sensible à la beauté morale ou à cette harmonie qui régle les passions d'un esprit bien ordonné, que je rougis de faire cette comparaison ; cependant je soupire à l'idée que si peu de femmes cherchent à atteindre cette respectabilité en fuyant le tourbillon envahissant du plaisir ou cette indolence qui paralyse les femmes de valeur.

Fières de leur faiblesse, elles doivent cependant être toujours protégées, préservées des soucis et de toutes les tâches rudes qui donnent sa dignité à l'esprit. Si tel est l'arrêt du destin, si elles deviennent insignifiantes et méprisables en dissipant agréablement leur vie, qu'elles n'espèrent pas être appréciées, une fois leur beauté flétrie, car c'est le destin des fleurs les plus belles d'être admirées et mises en pièces par la main qui les a cueillies distraitemment. C'est par pure bienveillance que je souhaite incliquer aux femmes cette vérité, par tous les moyens possibles ; cependant je crains qu'elles n'écourent pas une vérité qu'une expérience chèrement acquise a fait pénétrer dans plus d'un cœur tourmenté et qu'elles ne renoncent pas volontiers aux privilèges de leur rang et de leur sexe pour obtenir les privilèges de l'humanité auxquels n'ont aucun droit celles qui n'en accomplissent pas les devoirs.

A mon avis, les écrivains les plus utiles sont ceux qui enseignent la sympathie pour autrui, sans tenir compte de la situation sociale et sans se draper dans des sentiments factices. Je souhaiterais donc convaincre les hommes raisonnables de l'importance de certains de mes remarques et les amener à juger sans passion toute la teneur de mes observations. J'en appelle à leur intelligence ; et, étant leur semblable, je demande, au nom de mon sexe, que leur cœur s'intéresse à ce problème. Je les conjure de contribuer à l'émancipation des femmes pour faire d'elles des compagnes dignes d'eux.

Si seulement les hommes voulaient briser généralement nos chaînes et se contenter d'une relation équilibrée au lieu d'une obéissance servile, ils trouveraient en nous des filles plus attentives, des sœurs plus affectueuses, des épouses plus fidèles, des mères plus raisonnables, en un mot, de meilleurs citoyens. Nous les aimerions alors d'une affection sincère, parce que nous apprendrions à nous respecter nous-mêmes ; la tranquillité d'esprit d'un homme de valeur ne serait pas troublée par la vanité et le désœuvrement de sa femme, et ses enfants n'iraient pas se blottir sur un sein étranger, faute d'avoir trouvé asile sur celui de leur mère.

10

L'AMOUR PATERNEL

L'amour paternel est peut-être la déformation inconsciente d'un égoïsme pervers ; car nous n'avons pas, comme les Français (1), deux termes pour distinguer la satisfaction d'un désir naturel et raisonnable des calculs aveugles de la faiblesse. Les parents aiment souvent leurs enfants de façon très animale et sacrifient tous leurs devoirs à leur promotion sociale. Promouvoir le bien-être futur des êtres mêmes dont ils empoisonnent l'existence actuelle par un pouvoir des plus despotiques, telle est la perversité de préjugés malhonnêtes. Le pouvoir, en fait, reste toujours fidèle à son principe vital, car il règne sous toutes ses formes sans contrôle ni surveillance. Son trône est construit sur un gouffre sombre qu'aucun œil ne se risque à explorer, de peur que l'édifice sans fondement ne résiste à l'examen. L'obéissance, l'obéissance inconditionnelle, est le mot de ralliement des tyrans de toute sorte et pour assurer doublement son autorité une forme de despotisme en soutient une autre. Les tyrans auraient raison de trembler si la raison devait devenir la règle du devoir dans toutes les relations de la vie, car la lumière pourrait se répandre et amener le grand jour. Et quand il ferait jour, les hommes souriraient à la vue des cauchemars qui les faisaient sursauter dans la nuit de leur ignorance ou durant le crépuscule de leurs timides recherches.

(1) L'amour propre. L'amour de soi-même (en français dans le texte).